

RÉFÉRENCES HISTORIQUES ET CONTEMPORAINES

Sainte-Marie

À l'époque de Marie à Gusse à Baptisse, plusieurs **usines de fabrication de chaussures** sont implantées à Sainte-Marie et ailleurs en Beauce. Leur prolifération s'explique en partie par la présence d'une main-d'œuvre – souvent féminine – habile de ses mains et relativement peu scolarisée, et la disponibilité de peaux de cuir pour leur confection. À cette main-d'œuvre de Beauce en phase d'industrialisation, de faibles salaires sont offerts, ce qui présente un avantage relatif pour l'industriel, mais cela n'explique pas tout. L'adaptation mentionne quelques une de ces entreprises, parmi celles qui sont présentées ci-après :



Réf. photo : 24, p. 298

Regina Shoe Co entre 1932 et 1940

Chaussure de Sainte-Marie¹, créée en 1926, qui deviendra de 1927 à 1940, la **Regina Shoe Co**, était la plus importante fabrique de souliers au Québec. Elle employait près de 400 ouvriers et ouvrières et expédiait sa production à Montréal et à Toronto. L'implantation de cette manufacture de chaussures pour dames marque, en quelque sorte, le début de l'industrialisation de Sainte-Marie. Située rue de la Regina, à proximité de la voie ferrée, la manufacture est, alors, l'un des plus importants employeurs de la municipalité.

Les trois initiateurs du projet, Joseph Boivin, originaire de Québec et cordonnier de formation, ainsi que Jules Ferland et Honoré Labrecque de Sainte-Marie. Isaïe Beaubien de Québec et Henri Grégoire, secrétaire-comptable, composent le conseil d'administration. Le 9 mars 1926, le trio incorpore la compagnie sous le nom de *La Chaussure de Sainte-Marie Limitée*. Cependant, la raison sociale est rapidement remplacée par une autre de langue anglaise. Le motif d'une telle décision peut s'expliquer par le désir de plaire à une clientèle qui se recrute majoritairement auprès des firmes ontariennes. Le 20 août 1927, *La Chaussure Sainte-Marie* devient donc la *Regina Shoe Col. Ltd*.

Selon l'historien Honorius Provost, la Regina Shoe est la première entreprise de la localité à faire appel au capital-actions pour financer ses activités. Malheureusement, comme le souligne Provost, nombre de souscripteurs *ne devaient jamais revoir la couleur* de leur argent. En dépit de ce fait, la construction de l'usine débute, et le 14 octobre 1926, on bénit le premier édifice. Dès 1929, devant les succès enregistrés par la compagnie, les propriétaires envisagent d'agrandir l'usine. Cette phase d'expansion coïncide d'ailleurs avec l'arrivée de Raoul Leullier. Les travaux d'agrandissement se terminent en 1932. La manufacture double de superficie. Au plus fort de ses activités, la Regina emploiera plus de 400 personnes, en particulier des femmes, dont quelques sœurs de Marie à Gusse à Baptisse.

Les salaires versés aux employés varient suivant le sexe et le niveau de difficulté des tâches à accomplir. Selon Lydia Sylvain-Poulin, ex-employée de la Regina, un tailleur de cuir expérimenté pouvait empocher un salaire hebdomadaire d'environ neuf dollars, à raison de quinze sous l'heure pour une semaine de 60 heures, du lundi au samedi inclusivement. Une couturière d'expérience touchait six dollars par semaine à un taux horaire de dix sous, pour le même nombre de jours de travail. Cette question des salaires allait jouer un rôle important dans la mise en faillite de la Regina.

En effet, dès 1933, les industries rurales de la chaussure, dont celles de Beauce, sont visées par les syndicats catholiques de Québec qui les accusent de verser des salaires trop peu élevés à leurs employés. Des pressions sont exercées dans ce sens auprès du gouvernement du Québec afin d'imposer une loi du salaire minimum à l'ensemble de l'industrie. Si le milieu syndical est actif dans ce dossier, les jeux de coulisses des patrons sont dénoncés par l'hebdomadaire *Le Guide* qui accuse les *trustards des villes* de vouloir pousser à la faillite les manufactures locales.



Réf. photo : 34 (b), p. 138 (avant 1938)

Édifice du journal *Le Guide*,
rue Saint-Antoine, avant 1940

¹ Source : archives du CLD de la Nouvelle-Beauce.

En 1937, le gouvernement unioniste de Maurice Duplessis sanctionne la loi du salaire minimum. Aussitôt, des poursuites judiciaires sont intentées contre les manufacturiers de Beauce. La Regina se voit notifier une action de 30 697,92 \$. La lutte prend fin lorsque le juge Roméo Langlais tranche en faveur des syndicats. L'Association rurale des manufacturiers de chaussures de la Province, dirigée par Ludger Bilodeau de Saint-Georges, doit s'y soumettre. Cette décision provoque l'abandon par la Regina du tarif horaire pour rémunérer ses employés. Elle opte pour le travail à la pièce. Cela se traduit par une hausse de salaires qui, selon madame Lydia Sylvain-Poulin, a fait passer le sien de six dollars à 13,5 \$ hebdomadairement.

Devant cette flambée, les dirigeants de la Regina, avec à leur tête Raoul Leullier, réagissent et augmentent la cadence de production. D'après *L'inventaire des ressources*, la manufacture produisait pour les sept premiers mois de l'année 1940 plus de 175 000 paires de chaussures. La qualité s'en ressent à tel point que les magasins Eaton et Simpson, qui absorbaient plus de 80 % de la production, doivent retourner les produits défectueux. Du jour au lendemain, la Regina se retrouve sans clients et fait face à un marché saturé. Très rapidement, le nombre d'heures de travail diminue tant et si bien que les 400 ouvriers se retrouvent au chômage. L'une des plus importantes manufactures de chaussures au Canada, la Regina Shoe, cessera définitivement ses activités le 1^{er} juin 1940. L'édifice sera racheté par la compagnie Baronet qui y fabriquera des meubles.

Créée en 1934, **Diamond Shoe** cesse ses activités deux ans plus tard, cédant le bâtiment qui abritait ses installations à Arcade et Rose-Anna Vachon qui le transformèrent en usine de fabrication de gâteaux. Il loge toujours les chaînes de production de gâteaux et sera agrandi au fil des ans.



Réf. photo : 24, p. 354 (1945)

À droite : la pâtisserie J.-A. Vachon & Fils, installée dans l'ancienne manufacture Diamond Shoe acquise par les frères Vachon en 1945

La **Sainte-Marie Wooden Pills Boxes Regd.**² Cette entreprise, fondée en 1920 par Émery Dulac, est, à l'époque, une des plus importantes compagnies de la municipalité. En 1947, l'entreprise familiale passe sous la direction du fils, Armand Dulac. Sise rue Saint-Thomas, non loin de la voie ferrée, l'entreprise emploie alors une vingtaine d'employés dont quatre sont des membres de la famille. La production, basée sur les dérivés du bois, comprend principalement des boîtes de pilules de toutes grandeurs, des planchettes pour thermomètres, des chalumeaux à chandelles, des manches divers, des pattes de meubles, des cages à poule et des boîtes pour cigares et pour cigarettes. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, on manufacture également des étuis pour des obus de mortier. Au plus fort de sa production, la Sainte-Marie Wooden Pills Boxes Registered fabrique annuellement plus de deux millions de boîtes de pilules en bois tourné, environ 20 000 planchettes pour thermomètres et quelque 3 000 boîtes de fantaisie pour les produits du tabac.

Le bois blanc, le bouleau, et plus rarement, le merisier constituent les principales essences nécessaires à la fabrication des objets. La compagnie s'approvisionne chez les cultivateurs de Saint-Elzéar, de Saint-Séverin et auprès des scieries de la région. Le bois en billes est débité selon différentes grosseurs et séché à l'air libre et au séchoir. Il est ensuite ouvré sur des tours manuels et électriques.



Réf. photo : 3 (vers 1920)

Première manufacture vers 1920



Réf. photo : 24, p. 497 (1946)

Deuxième manufacture en 1946 (face)



Réf. photo : 3 (1946)

Deuxième manufacture en 1946 (côté)

La Sainte-Marie Wooden Pills Boxes Regd.

² Source : archives du CLD de la Nouvelle-Beauce.

L'entreprise écoule ses produits principalement sur les marchés de Montréal et de l'Ontario. Selon l'historien Honorius Provost, c'est ce qui aurait amené Émery Dulac à donner un nom anglais à sa compagnie pour mieux *amadouer le marché anglophone*. L'appellation anglaise était coutume à l'époque, pour, en effet, disent certains, séduire davantage leur plus grand client qui se trouvait en Ontario. D'après des publicités et des articles tirés de l'hebdomadaire *Le Guide* des années 1930 et de *L'Inventaire des ressources naturelles de 1941*, on peut établir la liste des clients de l'entreprise. Ainsi, un certain M. H. E. Kelly de Montréal se porte acquéreur des planchettes à thermomètres et des boîtiers pour cigares ou pour cigarettes; les boîtes de pilules trouvent preneurs sur le marché ontarien auprès des docteurs Chase et William, ainsi que des compagnies *Fruitatives* et *Lymans Bros*; elles sont également vendues à Montréal à la *Franco American Chemical Co.* et à la *Lymans Ltd Druggist*. Deux commerces de la ville de Québec, J.-E. Livernois et la pharmacie Brunet comptent aussi parmi la clientèle.



Réf. photo : 34 (a) p. 5

Boîtes de pilules en bois de bouleau blanc

Les difficultés de l'entreprise se profilent lorsque de nouvelles matières premières font leur apparition sur le marché : le verre, le métal et surtout les matières plastiques qui remplacent progressivement le bois dans la fabrication des contenants en tout genre. Petit à petit, l'entreprise perd de sa rentabilité. À cause des conditions de crédit difficiles et de l'absence de programmes gouvernementaux à cette époque, l'entreprise ne peut effectuer la reconversion nécessaire à ce genre de production. Le vaste entrepôt sur lequel on pouvait lire le nom de la compagnie est racheté en 1960 par la pâtisserie Vachon, alors que Gérard Côté, de Saint-Sylvestre, acquiert la machinerie.



Réf. photo : 3

Employés



Réf. photo : 3

Émery Dulac, fondateur

La Sainte-Marie Wooden Pills Boxes Regd.



Réf. photo : 3

Employés

L'adaptation fait mention de plusieurs **hôtels et restaurants**, parmi la liste ci-dessous :

- L'**Auberge de la Chaudière**, de Scott, près de Sainte-Marie, et qui est, en fait, une grande salle pour réceptions,
- L'**Hôtel Victoria**. Construit aux environs de 1920, il a été détruit par un incendie à l'hiver 1989. Situé au centre-ville, face à ce qui est maintenant la Banque nationale où se trouvait le Théâtre Jacob,
- L'**Hôtel Sainte-Marie**, propriété d'Amédée Vachon, un des frères Vachon, dans les années 1940. Puis le bâtiment a été transformé en restaurant appelé *Le grand fanal*. Il est maintenant occupé par la pizzeria *Chez Céline*. Amédée Vachon a aussi été propriétaire du *Château Vachon*,
- L'**Hôtel du Domaine** a été démoli vers 1984. À son emplacement, près de J. M. Smucker, il y a maintenant un stationnement,
- Le **Danube Bleu**, et enfin,
- Le nom de L'**Auberge des Seigneurs**, où se déroule l'assemblée générale de la Coopérative des Producteurs de Sirop d'Érable de Beauce durant l'Acte III est inspiré de l'hôtel *La Seigneurie de Sainte-*

Marie. Celui-ci, ouvert en 1959³, était situé près du Manoir Taschereau. L'été, on pouvait y pratiquer le golf, le tir à l'arc, le badminton, le lancé à la ligne, le curling et le tir à la carabine de calibre 22. En 1961, le *Club de Golf de la Seigneurie de Sainte-Marie* se dote d'un système de réflecteurs qui permet aux joueurs de pratiquer leur sport favori 24 heures sur 24 sur son terrain de neuf trous. C'est le seul endroit au Canada où l'on peut jouer le soir et la nuit, alors que seulement deux ou trois terrains éclairés existent aux États-Unis. On installera même des lampes à infrarouge qui réchaufferont les dîneurs sur la terrasse de l'Hôtel les soirs d'automne. En 1964, on inaugure une piscine intérieure aux dimensions olympiques. Vous pensiez que Sainte-Marie était perdue dans le bois ? Détrompez-vous ! Mais en 1965, un incendie se déclara dans le bâtiment qui portait alors le nom de *L'Hôtel-Motel La Seigneurie*. Heureusement, il fut maîtrisé in extremis. Dès 1966 s'organisèrent des courses de motoneige auxquelles ont participé Gilles et Jacques Villeneuve. En 1982, M. Cyrille Dulac achète ce commerce qui s'appellera alors *L'Auberge de la Seigneurie* qu'il transforme en salle de théâtre. Toutefois, en 1986, c'est la faillite, les meubles sont vendus à l'encan et deux semaines après cette vente de feu (sic), l'hôtel sera complètement ravagé par les flammes. Le terrain sur lequel l'hôtel était bâti accueille maintenant l'édifice de la Commission scolaire de Nouvelle-Beauce.

Pourquoi avoir choisi *L'Auberge des Seigneurs* pour y situer l'action du troisième Acte ? Je dois avouer que j'avais d'abord choisi *L'Auberge de la Chaudière*, pour le rappel de la rivière Chaudière, épine dorsale de la Beauce, ainsi que pour l'amusante variété de prononciations du terme *Chaudière* : *Chauyère, Chauguière, Hauguière, Chaudchière, Chollière*, etc. Mais je ne l'ai pas retenue car elle est située à Scott ! À quelques mètres de Sainte-Marie, mais à Scott ! Et puis le nom *L'Auberge des Seigneurs*, évoquait ces barons du sirop d'érable, ces *Seigneurs des Érables* responsables de *L'Or de la Beauce*, qui s'endimanchaient pour l'occasion ?



Réf. photo : 101



Réf. photo : 6 (Vers 1935)



Réf. photo : 6 (Vers 1935)

Hôtel Victoria à Sainte-Marie

Hôtel Sainte-Marie
Influence mauresque surprenante !



Réf. photos : 6 (1928)

Hôtel Beauceville avec son bar Le Damier Rose (Nom donné en 1940) lors la débâcle de 1928



Réf. photo : 101

³ Informations tirées de DROUIN, François, *Le passé toujours présent, Sainte-Marie de Beauce (1940-90)*, Sans éditeur, 1994, 353 p., ill., p. 282-287



Réf. photo : 6 (Vers 1935)

Hôtel Manoir Bilodeau de Beauce-Jonction vers 1935 (Notez le drapeau français aussi haut qu'à l'Élysée !)



Réf. photo : 6 (1934)

Hôtel Garneau de St-Joseph en 1934



Réf. photo : 34 (b), p. 42 (Vers 1940)

Le théâtre Jacob vers 1940, emplacement occupé maintenant par la Banque Nationale, rue Notre-Dame

Saint-Joseph

L'action de la pièce *Le Mariage de Marie à Gusse à Baptisse* se déroule à Sainte-Marie où vivent les Poulin, mais de nombreuses allusions sont faites à la ville voisine de **Saint-Joseph** où demeurent les Cliche.

Ainsi, on y fait mention de la **Fabrique Gilbert** (appelée la **Société de fabrication de beurre et fromage Gilbert** à l'époque de Marie). Fondée en 1921, la **Fromagerie Gilbert** de Saint-Joseph, est une halte obligatoire pour s'approvisionner en **fromage tressé**.

Ailleurs en Beauce

Si la pièce parle davantage des Mariverains, elle laisse une place aux Joselois et autres voisins comme les habitants de **Saints-Anges** et **Vallée-Jonction** (Vallée-Jonction, alors appelée Beauce-Jonction - était un centre ferroviaire important où il y avait de nombreux hôtels et restaurants tels l'**Hôtel Manoir Bilodeau** et l'**Hôtel Larochelle**, ainsi que le **Restaurant Rose Quesnel** et le **Restaurant Maple Leaf** - maintenant La **Feuille d'érable**). On y retrouvait également le **Valley Shoe Co**, fabricant de chaussures de luxe pour dames. La pièce fait référence au **magasin général de Tit-Fin Doyon** de **Saint-Frédéric**, du nom du propriétaire du magasin, Joseph-André Doyon qui était aussi forgeron et qu'on surnommait *le juge Doyon*, alors que sa forge était connue comme *la Cour*, celui-ci y prononçant des jugements.

La pièce parle également de **Beauceville** avec l'**Hôtel Le Damier Rose** et de **Saint-Georges**, avec son **Hôtel National** et son **Hôtel Maguire**. Également, certains personnages de la pièce portent un prénom qui a été emprunté au saint protégeant un village beauceron, clin d'œil amical aux voisins de Marie.



Réf. photos : 88

Fromagerie Gilbert de Saint-Joseph



Réf. photos : 6 (1918)

Hôtel Lessard (aussi appelé Hôtel Bellevue) de Saint-Joseph en 1918



Réf. photos : 6 (1928)

« Lobby » de l'Hôtel fréquenté en cachette par Richard et Marie fin 1928

L'alcool

Les gens avaient l'habitude de se rassembler dans les hôtels qui vendaient du *fort*, soit de l'alcool blanc (de l'eau-de-vie) connu sous le nom de **Saint-Pierre** (de *Saint-Pierre-et-Miquelon*) qui était fabriqué sur place grâce au précieux alambic. Il y avait, bien sûr, de la Molson (bière centenaire) et de la Dow (qu'une publicité

des années soixante vantait en incitant les amateurs à commander en criant le très sonore *Dites donc Dow !* (succession de trois mots commençant par un « d »). Les brasseries et les tavernes existaient, ces dernières étant réservées exclusivement aux hommes jusqu'aux années 1970 qui ont sonné le glas du *Temps des tavernes* que dépeint si bien, avec cet humour absurde de Claude Meunier, la pièce *Broue*.



Réf. photos : 6 (1917)

Restaurant Rose Quesnel de Beauce-Jonction en 1917



Réf. photo : 101 (Carte d'affaires)

Le restaurant *La Feuille d'Érable* de Vallée-Jonction (Qui s'appelait le *Maple Leaf* du temps de Marie à Gusse à Baptisse quand Vallée-Jonction s'appelait Beauce-Jonction)



Réf. photos : 6 (1932)

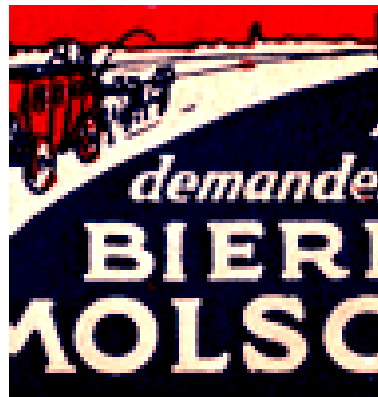
Valley Shoe de Beauce-Jonction (Maintenant Valley-Jonction)

Des historiens affirment que, durant l'époque de la prohibition américaine qui débute en 1919 et se termine en 1933, le grand-père du futur président des États-Unis, John Kennedy, venait régulièrement s'approvisionner en alcool auprès des Irlandais de Frampton. Il résidait alors à l'Hôtel Cloutier de Saint-Joseph. Au début de la colonisation, la route qui relie Lévis à Jackman avait été baptisée *Route Justinienne*. Ce n'est que dans les années soixante qu'elle fut appelée la *Route du Président-Kennedy*.



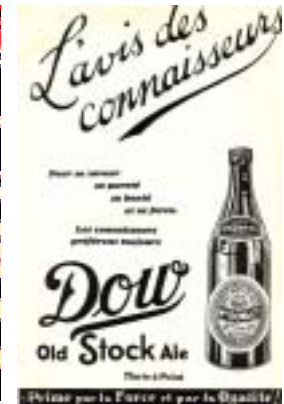
Réf. photo : 88

Carte postale ancienne de Saint-Pierre-et-Miquelon : ces îles françaises, situées dans le golfe du Saint-Laurent, ont servi de base de stockage aux producteurs d'alcool canadiens et de centre d'échanges illégaux vers les États-Unis durant la Prohibition qui y régnait



Réf. photo : 88

Molson vers 1900



Réf. photo : 63

Publicité Dow de 1928

L'adaptation s'appuie également sur **divers sujets d'intérêt historique**, rassemblés ci-dessous.

La Police montée

La fameuse Police montée canadienne a été créée en 1873 par le Premier ministre du Canada, Sir John A. Macdonald. Elle a d'abord porté le nom de *Police à cheval du Nord-Ouest – PCNO*. Ses objectifs étaient de faire régner la loi, l'ordre et l'autorité canadienne dans les Territoires du Nord-Ouest (aujourd'hui l'Alberta et la Saskatchewan). Elle avait également pour mandat d'établir des relations amicales avec les Premières nations, réprimer la contrebande de whisky, faire respecter la prohibition qui a régné aux États-Unis de 1919 à 1933, et superviser l'application des traités entre les Premières nations et le gouvernement fédéral. Elle devait également contribuer au processus de colonisation en assurant le bien-être des migrants et en combattant les feux de prairie, les maladies et le dénuement.



Réf. photo : 18

La Royale Gendarmerie à Cheval du Canada

La PCNO devient *royale* en 1905 et en 1920, elle devient la *Royale Gendarmerie à cheval du Canada (RGCC)*, nom qu'elle portait donc au temps de Marie à Gusse à Baptisse. Ce n'est qu'en 1949, qu'elle prend le nom de *Gendarmerie royale du Canada (GRC)* et de *Royal Canadian Mounted Police (RCMP)*.

L'appellation populaire *Police montée* vient de l'appellation anglaise choisie lors de sa création, soit la *North-West Mounted Police (NWMP)*.



Réf. photo : 18

La Royal Canadian Mounted Police

Le hockey ou le sport comme religion

La vie en Beauce, et à Sainte-Marie en particulier, étant rythmée par les joutes de hockey, qu'elles soient locales (*Vive Beaucenor !*) ou nationales (*Vive le Canadien !*), je ne peux passer sous silence ce qui se passait en 1927-1928 au Forum de Montréal...



Réf. photo : 16, p. 115

Eh bien, Howie Morenz et Aurèle Joliat dominent les marqueurs de la ligue et mènent les Canadiens au championnat de la Division canadienne. Premier joueur à obtenir 50 points en une saison, Morenz remporte aussi le Trophée Hart, tandis que George Hainsworth conserve facilement le trophée Georges-Vézina. Les Mardons surprennent les Canadiens en demi-finale, mais perdent par trois parties à deux devant les Rangers de New York en finale de la Coupe Stanley. Ceux-ci avaient déjà éliminé les Bruins de Boston, champions de l'autre division.

À gauche : Sylvio Mantha, le nouveau capitaine du Tricolore en 1927, à la suite du départ de Billy Coutu pour Boston



Réf. photo : 16, p. 115

À droite : Herb Gardiner, récipiendaire du trophée Hart



Réf. photo : 16, p. 117



Réf. photo : 16, p. 120 (1928)

Les Canadiens en 1927-1928



Réf. photo : 16, p. 114 (1928)

En 1928, les Canadiens délaissent l'aréna Mont-Royal pour le Forum, plus spacieux et plus moderne

Rappelons que c'est en 1909, au cours d'une assemblée de la National Hockey Association (NHA), tenue à l'Hôtel Windsor de Montréal, situé au Carré Phillips, que le Canadien de Montréal a été fondé par J. Ambrose

O' Brian, un *sportsman* d'Ottawa, avec l'appui financier d'un autre magnat de l'époque, T. C. Hare qui verse les 1 000 \$ requis pour la formation de l'équipe, ainsi que le 5 000 \$ de garantie pour le salaire des joueurs. M. O' Brian confie à Jack Laviolette la tâche de former et de diriger cette nouvelle équipe majoritairement francophone. Le Forum est construit en 1924 et le Canadien s'y installe en permanence en 1926. Le Canadien est l'équipe de hockey qui a gagné le plus de coupes Stanley. Ainsi, de 1915 à 2003, il a remporté 25 fois la coupe tant convoitée !



Réf. photo : 24, p. 888 (1920)

L'équipe de hockey Béland en 1920 à Sainte-Marie

Richard a bien eu raison de jouer au hockey car c'est la clef de l'intégration en Beauce et le sujet de toutes les conversations. En fait, si vous ne jouez pas, ou n'avez pas joué au hockey, si vous n'êtes pas capable de tenir une conversation de hockey pendant au moins six heures, vous ne vous intégrerez jamais et resterez un étranger qu'on reconnaît et tend à éviter. Le hockey, c'est le lien qui unit tous les Beaucerons, une passion commune qui a pourtant survécu au départ des Nordiques de Québec et aux défaites de Bocenor.

L'Halloween

L'allusion à l'Halloween est un anachronisme voulu, celle-ci n'étant pas encore répandue parmi la population francophone et catholique du Québec de l'époque de Marie à Gusse à Baptisse. Au bénéfice de mes amis continentaux d'Europe où l'Halloween est encore peu célébrée, malgré de fortes offensives commerciales, voici quelques mots sur son origine qui se perd dans la nuit des temps. Il y a 4 000 ans, les Celtes vivant en Angleterre et en Irlande célébraient le nouvel an le 1^{er} novembre pour souligner la fin des récoltes. C'était le festival de Samhain, le dieu des morts et le prince des ténèbres. Ils croyaient que, pendant l'hiver, Samhain retenait le dieu du soleil en prison, ce qui expliquait la noirceur de cette période de l'année. Le 31 octobre, veille du nouvel an, Samhain rassemblait toutes les âmes pour qu'elles puissent aller visiter leur ancienne demeure. Pour circuler parmi les vivants, certains morts prenaient diverses formes d'animaux, notamment des chats noirs. Les Celtes, craignant que les morts en profitent pour détruire les récoltes, voler les bébés et tuer des animaux de ferme, organisaient des fêtes et offraient de la nourriture en cadeau aux esprits, espérant ainsi qu'ils ne leur joueraient pas de mauvais tour. Certains se déguisaient pour ressembler à ces esprits, aux monstres et aux sorcières qui rôdaient. Ils sculptaient aussi des visages démoniaques dans des navets et y plaçaient une chandelle à l'intérieur pour s'éclairer, qu'ils déposaient sur le pas de leur porte avec des cadeaux.

En 835 après Jésus-Christ, l'Église catholique romaine décréta le 1^{er} novembre le jour de la Toussaint, ce qui se dit *All Saint's day* ou *All Hallow's day* en anglais, alors que la veille de cette journée portait le nom de *All Hallow's Evening*. Au fil des ans, le mot s'est transformé en *Halloween*.



Réf. photo : 88 (dd)

Citrouille d'Halloween

La citrouille, qui se nomme *Jack-o-lantern* en anglais, selon une légende très ancienne, a été adoptée lorsque les Irlandais ont immigré aux États-Unis où l'on retrouvait ce type de courge qui n'existait pas en Europe. Elle remplaça ainsi le navet et devint le symbole de cette fête païenne. Au Québec, toutefois, la fête de l'Halloween ne s'est répandue qu'après 1960.



Réf. photo : 88

Rassemblement des oies sauvages à Cap Tourmente avant le départ pour le sud

L'Union catholique des cultivateurs (U.C.C.)

M. Poulin est membre de l'Union catholique des cultivateurs (U.C.C.) depuis le 1^{er} octobre 1924, date de sa création lors de la réunion de 2,400 cultivateurs au Manège militaire de Québec. Il s'agit d'une association professionnelle d'agriculteurs qui se consacre aux problèmes du crédit agricole, du commerce des produits, des taxes et de la colonisation. Peu à peu, toutes les localités agricoles se dotèrent de cercles de l'U.C.C. En 1972, l'U.C.C. change de nom. Elle devient l'Union des producteurs agricoles (U.P.A.) et abandonne son statut confessionnel.



Réf. photo : 11, p. 81 (1931)

Quelques participants au congrès de la fondation de l'Union régionale de Québec-Sud de l'U.C.C.
(Union Catholique des Cultivateurs) Sainte-Marie, le 15 octobre 1931

Les Cercles des Fermières

Les Cercles de Fermières du Québec ont été créés en 1915 afin de freiner l'abandon des campagnes, alors que la Première Guerre mondiale faisait rage. En 1919, l'Association comptait déjà 23 cercles et publiait *La bonne fermière*. M. Poulin reproche à son épouse de ne pas avoir été nommée présidente d'honneur du cercle de Sainte-Marie lors du troisième Congrès général qui vient de se tenir à Québec. Cette importante rencontre qui réunissait 175 déléguées issues de 112 Cercles a été désignée *la réunion de l'élite féminine de la province*. En 1940, alors que les Québécoises obtiennent le droit de vote, on compte 28 000 membres répartis en 645 cercles. Depuis toujours, les membres des Cercles de Fermières du Québec sont *des perles rares enfilées sur des cordons bleus*. Ce n'est toutefois qu'à la fin des années 1980 qu'elles rendent accessibles au public ce savoureux savoir-faire en publiant des recettes. Mais leur action ne se limite pas à la cuisine. Ainsi, les cercles ont bataillé fort pour que les femmes au foyer puissent avoir accès au Régime des rentes du Québec. Les cercles comptent maintenant 40 000 *perles rares*.

L'Ordre du Mérite agricole

Créé en 1888, l'Ordre du Mérite agricole était la décoration la plus convoitée du monde agricole québécois de l'époque de Marie à Gusse à Baptisse.

Le Mérite forestier

Le Mérite forestier n'existe plus depuis 1990. À l'époque de Marie à Gusse à Baptisse, le ministère des Terres et Forêts organisait un concours et remettait des médailles sur le même principe que le Mérite agricole qui, lui, est toujours organisé par le ministère de l'Agriculture du Québec. Des concours locaux étaient aussi organisés par les syndicats de producteurs de bois. J'ai imaginé qu'à Sainte-Marie on avait remis une cravate de Commandeur à M. Moore.

Les moments histériques européens de Marie

À l'Acte I, Scène 3, Marie fait un lapsus inattendu et parle de *moments histériques européens*. En voici quelques uns :



Réf. photo : 55, p. 379

La mythique Bastille, symbole de la Terreur et de la Révolution française de 1789



Réf. photo : 88

La folie hitlérienne



Réf. photo : 88

L'ambition napoléonienne

L'élite et la bourgeoisie beauceronnes

L'élite et la bourgeoisie beauceronnes étaient composées de notables, médecins, pharmaciens, notaires, gros agriculteurs, industriels, etc. Le grand historien Honorius Cliche, originaire de Sainte-Marie, a recensé⁴ comme professionnels, des arpenteurs, des avocats, des notaires, des médecins, des dentistes et même deux journalistes. Leur instruction, leur éducation et leur culture étaient égales, sinon supérieures à leurs homologues européens.

a. Un premier exemple de l'élite beauceronne : le docteur Odilon Cliche de Saint-Joseph

Prenons l'exemple d'un médecin de famille de Saint-Joseph, le docteur Odilon Cliche⁵ qui a pratiqué sa profession de 1925 à 1960. En 1899, naît Joseph Alcadius Odilon Cliche, quatrième enfant d'une famille de quinze dont les parents sont Wilfrid Cliche à Catoche et Ernestine Cloutier. Peu enclins par l'agriculture, ils déménagent à Saint-Joseph.

Le petit Odilon vit une enfance heureuse avec ses douze frères et son unique sœur qui mourut en bas âge. À sept ans, il entreprend ses études primaires chez les Frères Maristes à Saint-Joseph et fut l'un des premiers écoliers à s'inscrire au Séminaire. À dix ans, il fait sa première communion. Il fréquente ensuite le collège de Lévis pour y poursuivre son cours classique. À l'âge de vingt ans, il choisit la médecine et s'inscrit au collège des Médecins de l'Université Laval à Québec. Ses préférences vont de la dissection à l'anatomie. Il est reçu médecin en 1924, à l'âge de 25 ans. Un poste lui est offert à l'Hôpital du Saint-Sacrement de Québec, mais son amour pour les gens et son attachement à la Beauce lui font choisir Saint-Joseph pour y pratiquer la médecine. Il y ouvre son premier cabinet en 1925.

Le 10 janvier 1928, à l'église de Sainte-Marie, il épouse Juliette Poulin de Saint-Odilon. Ils effectuent leur voyage de noces à New York.



Réf. photo : 5 (Carton d'invitation pour le vernissage de l'exposition au musée Marius-Barbeau le 21 mai 2000)

Durant ses 33 années de pratique, il continuera de se perfectionner, plongeant tous les jours dans ses livres de médecine. En 1933, il ouvre une pharmacie⁶ dans le bâtiment adjacent à son cabinet, qui en était alors à son troisième déménagement.

Il était reconnu comme l'un des meilleurs médecins accoucheurs du district et on estime qu'il a mis au monde plus de 4,000 enfants dont la plupart naissaient à la maison, seuls les accouchements les plus difficiles se faisant à l'hôpital. Il excellait aussi dans le traitement des infarctus et était reconnu comme précurseur en ce domaine. Une fois par semaine, il se rendait avec ses confrères à l'Hôpital du Saint-Sacrement à Québec pour y étudier la cardiologie. En plus de ces spécialités, le docteur Cliche, comme tout médecin de campagne de cette époque, faisait aussi office de dentiste et d'optométriste.

À gauche : le docteur Odilon Cliche et son épouse, Juliette Poulin

⁴ In PROVOST, Honorius, *Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce. Tome 2 – Histoire civile*, Québec, pour la Société historique de la Chaudière, Québec, 1970, 807 p., ill., p. 190-207

⁵ Une exposition lui a été consacrée au musée Marius-Barbeau de Saint-Joseph, du 21 mai au 17 septembre 2000, intitulée : *Véritable médecin de campagne : Odilon Cliche*. Le texte, relatant la vie du docteur Cliche, est inspiré des documents de présentation de cette exposition

⁶ Dans la première moitié du XX^e siècle, il était permis aux médecins d'avoir une pharmacie dans leur cabinet. Ainsi, en 1933, le docteur Cliche dirigeait également la Pharmacie Cliche, sous la bannière Rexall. Elle était adjacente à son cabinet (c'est maintenant un bar du nom de *La Vague*) Son frère Émile travailla comme pharmacien et supervisait plusieurs employés qui, en plus de s'occuper des clients, devaient nettoyer les instruments chirurgicaux, faire le ménage, aider le docteur Cliche lors d'interventions mineures et, sous l'œil du docteur, pouvaient administrer des vaccins. La pharmacie était ouverte tous les jours. En semaine, la pharmacie et le cabinet ouvraient de 8h00 à 21h00 avec des interruptions pour les repas (12h00 à 13h00 puis 17h00 à 18h00 pour la pharmacie et de 17h00 à 19h00 pour le cabinet. De 21h00 à 22h00, le docteur Cliche visitait ses malades. L'horaire était le même le samedi sauf pour la fermeture qui était à 17h00. Le dimanche, la pharmacie et le cabinet étaient ouverts de 8h00 à 12h00).

Le docteur Cliche est aussi médecin de la Croix-Rouge et il en est le premier dirigeant dans le district de la Beauce de 1936 à 1955. Comme la plupart des notables de l'époque, le docteur Cliche s'engage dans la vie politique active. Il est organisateur du Parti Libéral dans la Beauce et occupe les fonctions de maire de Saint-Joseph.



Réf. photo : 5

Le maire de Saint-Joseph en 1935-1936, le docteur Odilon Cliche

Le travail de médecin de campagne était alors une véritable vocation, car il se devait d'être disponible à toute heure du jour et de la nuit, tous les jours de la semaine. Son rôle ne se limitait pas à celui de soigneur et de guérisseur, mais aussi de psychologue, de confident et souvent même, de confesseur. Le docteur Cliche était aussi un homme de cœur et d'une grande générosité, s'assurant que les nécessiteux de la paroisse reçoivent, tous les jours, de la nourriture des agriculteurs de la région.

Le docteur se rendait régulièrement à New York. Il fait trois fois la traversée de l'Atlantique, Montréal-Le Havre, chacune d'une durée d'une semaine. Penser que toute la Beauce n'avait pour horizon que les Appalaches constitue un préjugé tenace des citoyens qui ne voient la campagne que peuplée d'ignorants vivant dans des conditions moyenâgeuses.



Réf. photo : 5

La signature du docteur

Le docteur Cliche était pourvu d'une très bonne constitution, mais les interminables heures de travail ont miné sa santé. Vers la fin de 1953, à l'âge de 54 ans, au retour d'une partie de hockey locale, il est victime de son premier infarctus. Ce n'est, heureusement, qu'une fausse alerte et il reprend son service assez rapidement. Un deuxième infarctus quelques années plus tard dégénère en angine de poitrine, ce qui n'empêche pas plusieurs de ses patients de venir le consulter alors qu'il était alité !

Le 24 décembre 1960, le docteur Odilon Cliche, un des derniers vrais médecins de campagne, s'éteint paisiblement.

Odilon Cliche et Juliette Poulin auront huit enfants mais cinq d'entre eux mourront en bas âge. Madame Odilon Cliche – car c'est avec le prénom et le nom du mari qu'on désignait une épouse – veille à l'éducation de ses enfants dans leur « château » de l'avenue du Palais à Saint-Joseph, tout en épaulant son mari dans sa profession, et s'occupe de la distribution de denrées à certaines personnes. Elle est très sportive, pratique le ski de fond et compte parmi les membres du Club de raquette de Saint-Joseph.

b. Deux autres exemples de l'élite beauceronne : Honorius Provost et Marius Barbeau



Réf. photo : 7

Honorius Provost

N'oublions pas non plus que Sainte-Marie a mis au monde le premier historien de renom spécialiste de la Beauce et le premier anthropologue et ethnologue au Canada. J'ai nommé Honorius Provost, né en 1909, et Charles Marius Barbeau, né en 1883. Ils avaient respectivement 18 et 44 ans quand Richard a rencontré Marie en 1927, alors que le docteur Cliche en avait 28 et venait de se fiancer.



Réf. photo : 88 (pp)

Marius Barbeau

Honorius Provost naît à Sainte-Marie en 1909. Il a complété des études théologiques puis est ordonné prêtre en 1934. Il est membre fondateur de la Société historique de Québec, de la Société historique de la Chaudière et de l'Association des Archivistes du Québec. Il a travaillé comme archiviste pendant plusieurs années au Séminaire de Québec. Honorius Provost est l'auteur de nombreux ouvrages, articles et monographies, toutes magistrales, portant sur la Beauce et la ville de Québec. L'abbé Provost est considéré comme le premier historien spécialiste de la Beauce de notoriété. Il décède le 19 juin 1997. En son honneur, la bibliothèque municipale de Sainte-Marie porte fièrement son nom.

Charles Marius Barbeau, né à Sainte-Marie en 1883, est l'un des premiers ethnologues. Il est le fondateur des études professionnelles en folklore au Canada, appelées aujourd'hui ethnologie. À l'âge de 11 ans, il décide de poursuivre des études de prêtrise et s'inscrit en droit à l'Université Laval d'où il sortira diplômé à l'âge de 23 ans. Il reçoit une bourse Rhodes pour étudier à l'Université Oxford de Boston, mais après deux cours en droit criminel, il décide de se diriger en anthropologie et part étudier à la Sorbonne. En 1911, il accepte un poste d'anthropologue à la Commission de géologie dont les bureaux sont situés dans le bâtiment du Musée national (devenu Musée de l'homme puis Musée des civilisations) à Ottawa où il travaille jusque dans les années 1960. Il devint le premier anthropologue et ethnologue au Canada. Ainsi, il étudie d'abord les Nootkas, Amérindiens de la côte Nord-Ouest, puis retourne à Québec pour y étudier les Hurons de L'Ancienne-Lorette, et quelques tribus aux États-Unis. Il fait œuvre de pionnier dans les domaines du folklore et des arts populaires (l'ethnologie) et a fondé les Archives de Folklore de l'Université Laval et plusieurs groupes folkloriques. Il décède en 1969. Le musée Marius-Barbeau de Saint-Joseph porte le nom du premier ethnologue canadien d'origine beauceronne⁷.

⁷ In MUSÉE NATIONAL DE L'HOMME (Ottawa), *L'Encyclopédie du Canada*, t. 1, A-E, *Oracle*, numéro 43, 1982, Mtl, Stanké, 1987, 8 p.